

INTRODUCTION



Yvan MALIGORNE et Alain PROVOST

Le sanctuaire gallo-romain du Haut-Bécherel, dit « Temple de Mars » par référence à l'identification de Corseul avec le *Fanum Martis* de la table de Peutinger, s'inscrit parmi les témoins les plus remarquables de la civilisation romaine en Bretagne continentale.

Au sommet d'une colline, à 1 750 m du bourg de Corseul, la *cella* polygonale du sanctuaire attire inmanquablement le regard. Cette construction en petit appareil conservée sur 10,50 m de hauteur n'a rien à envier à la *cella* du Temple de Janus à Autun ou à la Tour de Vésone à Périgueux. Son exceptionnelle conservation et la qualité de sa construction justifient la présence de la *cella* sur la première liste d'édifices classés monuments historiques établie en 1840 par P. Mérimée. Il ne s'agit cependant que de la partie émergée d'un ensemble monumental d'environ un hectare de superficie, ensemble connu dans ses grandes lignes depuis les fouilles exécutées par Émile Fournier en 1868-1869 qui a laissé un plan coté, globalement validé par les missions aériennes réalisées par L. Langouët et L. Andlauer depuis une vingtaine d'années et par les sondages ponctuels effectués par H. Kerébel, archéologue municipal.

Cent vingt-cinq ans se sont écoulés depuis les travaux d'É. Fournier, période durant laquelle les connaissances sur le monument n'ont guère été renouvelées. Maintes fois reproduit dans les travaux universitaires et les publications traitant de l'Armorique romaine, le plan d'É. Fournier faisait foi ; on

tenait pour acquis que le sanctuaire était consacré à Mars, et l'on supposait le plus souvent qu'il avait succédé à un lieu de culte gaulois établi au même emplacement, les commentateurs dépassant rarement les notations très générales et pour la plupart invérifiées.

En zone agricole jusqu'à son acquisition par la commune dans le cadre du « Projet archéologique de Corseul » mis en place à partir de 1985 sous l'impulsion de F. Fichet de Clairfontaine, alors conservateur du patrimoine au Service régional de l'archéologie, le site est aujourd'hui classé monument historique dans son intégralité, y compris la ferme éponyme dont le bâtiment central, daté du XVI^e s., est adossé au portique sud du sanctuaire.

La *cella* a connu plusieurs phases de restauration, par les Beaux-arts durant l'entre-deux guerres puis par le Service des monuments historiques en 1986 (consolidation d'urgence) et surtout en 1993 et 1994, où les travaux ont permis de stopper enfin la dégradation lente mais continue des maçonneries et ont redonné à la tour son aspect monumental.

L'État, d'une part, les communautés territoriales et locales, d'autre part (région Bretagne, département des Côtes-d'Armor, communauté de communes Plancoët-Val-d'Arguenon et commune de Corseul) ont exprimé la volonté commune d'aménager et de présenter au public ce témoin insigne de la civilisation gallo-romaine ; la démarche, qui revêt dans la région un caractère exceptionnel, a trouvé son

aboutissement dans l'inscription du Haut-Bécherel parmi les sites archéologiques retenus dans le cadre du XI^e contrat de plan État/Région 1994-1998. C'est dans ce cadre qu'un programme de recherches préalable à la mise en valeur, d'une durée de quatre ans, fut initié par le Service régional de l'archéologie avec pour objectifs la compréhension de l'organisation du monument et de son évolution – l'exhaustivité étant exclue – et la restitution architecturale de l'édifice. Le déroulement du programme était le suivant : une première année d'évaluation du potentiel du site et de rassemblement de la documentation, deux années de fouilles extensives et une dernière année de fouilles complémentaires.

Les fouilles ont été conduites entre 1995 et 1998 et ont bénéficié de la collaboration régulière d'un architecte spécialiste, V. Mutarelli, chargé des relevés architecturaux et de la restitution, qui a pu infléchir les orientations de la fouille de façon à préciser quelques points essentiels.

Sans anticiper trop largement sur l'exposé détaillé des résultats des fouilles, il importe d'en dégager d'ores et déjà les faits saillants, dans la mesure où ils ont orienté de façon décisive l'économie de la publication. Premier point, il est rapidement apparu que le monument n'avait été précédé sur la colline du Haut-Bécherel par aucune construction, et qu'il était le résultat d'un programme homogène, réalisé toutefois – c'est l'un des apports les plus intéressants de la fouille – en deux tranches distinctes ; aucune trace d'un lieu de culte antérieur n'a pu être mise en évidence. Là où beaucoup de sanctuaires présentent une histoire complexe, qui mêle reconstructions d'ensemble, ajouts et réfections mineures, l'évolution du Haut-Bécherel n'est articulée que par de rares jalons. Autre constat important, les opérations conduites sur le site n'ont pu mettre au jour ni inscriptions, ni représentations sculptées, fût-ce à l'état de fragments. Nous sommes donc privés de toute information intrinsèque permettant d'identifier la divinité, ou plus probablement les divinités honorées dans le complexe ; plus grave encore, la récupération partielle des matériaux de construction, et celle, systématique, du mobilier, grèvent lourdement l'interprétation fonctionnelle des composantes du sanctuaire.

Il a donc fallu recourir très largement à une démarche comparative pour pallier les lacunes de la documentation. Les inconvénients et les risques en sont connus, mais elle seule permettait de dépasser le stade de la simple description des structures.

Il s'agissait d'essayer de déchiffrer les architectures, d'abord à l'aide des sanctuaires présentant une articulation voisine, mais aussi, plus largement, à la lumière de ce que les recherches récentes nous apprennent sur la structuration des espaces culturels du monde romain. Une attention soutenue a été

accordée à l'environnement du sanctuaire, aux rapports qu'il entretenait avec le chef-lieu tout proche : la mise en lumière d'une composition architecturale plutôt inattendue en pareil contexte fournira des arguments nouveaux sur l'ancienneté du culte. En outre, si Corseul n'a livré qu'une documentation épigraphique indigente, la réflexion prend en compte les dédicaces régionales et ce que les formulaires nous apprennent sur les systèmes religieux.

L'exposé des résultats de l'enquête rend compte de cette démarche : il procède par étapes, distinguant autant que faire se peut les données archéologiques objectives de leur interprétation ; la progression ne va pas sans retours en arrière et répétitions, mais elle entend dégager par touches successives un certain nombre de conclusions qui fourniront au final une image un peu plus précise de ce monument insigne.

La première partie est consacrée à une rapide présentation du contexte géographique et historique. Il n'est pas inutile de rappeler à grands traits l'histoire de la communauté civique dont le sanctuaire constitue, nous tenterons d'en faire la démonstration, le principal lieu de culte. Bien que périurbain, le sanctuaire du Haut-Bécherel peut à bon droit être considéré comme une pièce maîtresse de la parure monumentale du chef-lieu, et il importe de résumer les connaissances sur la ville de Corseul où de nombreuses fouilles ont été conduites durant ces dernières décennies : la fouille, récemment publiée, du secteur de Monterfil II, proche du centre monumental de la ville, constitue désormais un jalon de premier ordre autour duquel viennent s'articuler les résultats des opérations anciennes, permettant ainsi de restituer l'évolution de l'agglomération.

Suit un rappel des recherches conduites sur le site (p. 25-35) : il s'agit ici de dresser le bilan de l'état des connaissances, et de rappeler que ce complexe pourtant fréquemment cité n'avait pas connu d'interventions de grande ampleur entre les fouilles d'É. Fornier, qui en ont démontré la vocation religieuse, et le programme des années 1995-1998. Ce chapitre sera l'occasion de présenter la stratégie de fouille adoptée dans le cadre contraignant et restrictif d'une valorisation rapide, et de justifier les principes adoptés : décapage intégral des structures et niveaux archéologiques supérieurs sur les deux tiers du monument et une moitié de l'*area sacra* ; sondages au substrat dans chacune des parties qui composent le sanctuaire et aux articulations de celles-ci.

Après ces développements introductifs, le plus important chapitre est consacré à l'analyse de la fouille (p. 37-127). À l'habituel exposé des structures par phases, inopérant ici dans la mesure où il s'agit d'un édifice unique et homogène, nonobstant le fait qu'il fut construit en deux tranches comme nous le démontrerons, s'est substituée une présenta-

tion de chaque partie de l'édifice, dans laquelle les structures et les stratigraphies sont intégralement décrites, commentées et illustrées. Au préalable, une nomenclature définit précisément cette partition. Nous avons pris le parti de ne pas décrire le mobilier supposé cultuel (céramique et restes culinaires), celui-ci, du reste peu abondant, ayant toujours été observé en position secondaire. Toutefois, la céramique est précisément identifiée en tant que dateur, pour soutenir les propositions chronologiques. De ces longs développements ressortira une image complète de la planimétrie d'un sanctuaire rigoureusement ordonné et régi par un double principe d'axialité et de symétrie.

L'exploitation des données de fouilles emprunte plusieurs voies différentes et complémentaires. Il s'agit d'abord (p. 129-135) de tenter de déterminer les critères qui ont présidé à l'implantation du sanctuaire et au choix du site. On verra que les constructeurs ont été guidés par un projet précis, qui tenait compte de la topographie et du rôle de jalon visuel qu'ils souhaitaient assigner à un complexe qui ne peut être compris que replacé dans son environnement le plus large. Le déroulement du chantier de construction pourra alors être examiné (p. 137-149), du sol vierge à la finition : les étapes de la construction, la qualité d'exécution, les matériaux mis en œuvre nous retiendront naturellement, mais nous aurons au préalable établi l'existence de deux tranches de travaux nettement distinctes, séparées par un laps de temps durant lequel le sanctuaire inachevé était déjà fonctionnel.

C'est sur les constats objectifs de la fouille, évidemment complétés par une démarche déductive, que l'architecte a assis ses propositions de restitution, qu'il présentera dans la sixième partie, assorties de remarques sur les caractères du monument et les principes qui ont régi sa conception. La question de la restitution de l'ordre – ou des ordres, puisque le complexe associe plusieurs systèmes – fait l'objet de longs développements : la solution retenue – des ordonnances toscanes tant pour la *porticus triplex* que pour le *pronaos* – s'appuie sur les quelques fragments de décor architectonique retrouvés lors de la fouille ou dans les environs du monument (leur inventaire est donné en annexe), mais encore sur les éléments conservés au chef-lieu, qui prouvent l'extrême homogénéité des pratiques des lapicides coriosolites et des choix de leurs commanditaires. La restitution des toitures occupe elle aussi une place importante, le choix – étayé par un argumentaire développé – s'étant arrêté sur des toitures à pan unique.

L'examen des éléments de datation objectifs nous retiendra ensuite (p. 177-182) : il sera articulé autour de trois phases, à savoir la fréquentation du site antérieurement à l'édification du sanctuaire, le moment de la construction et la durée

du fonctionnement. À une présentation par zone des mobiliers dateurs (céramique essentiellement) et de leur position stratigraphique, qui ne ferait que répéter la description de la fouille, nous avons préféré une présentation par horizon stratigraphique, dans la mesure où les horizons sont bien définis : paléosol, niveau de travail ou de construction, remblai d'exhaussement des sols et niveau d'occupation, avec toutes les ambiguïtés que suppose, pour ce dernier point, la position secondaire des ensembles mobiliers. La période de construction est cernée de façon satisfaisante, quand bien même les données sont insuffisantes pour apprécier le décalage entre les deux tranches de construction.

Cet examen des critères de datation absolue sera prolongé par une étude comparative (p. 183-195) : alors que cette étape obligée de l'analyse architecturale se heurte parfois au manque de critères signifiants – que l'on songe à tous les sanctuaires qui recourent à un plan et à des élévations stéréotypés –, la démarche est ici facilitée par l'existence de caractères saillants qui permettent de situer le monument dans une série bien définie. Le constat n'est pas neuf – on verra que l'appartenance du Haut-Bécherel à un type architectural précis a été reconnu par P. Bridel puis par M. Trunk –, mais cette série a récemment été enrichie de nouvelles composantes qui conduisent à renouveler quelque peu les questionnements. Alliée aux jalons objectifs fournis par la fouille stratigraphique, l'analyse comparative permet d'énoncer des propositions précises sur un éventuel « modèle ».

C'est encore à une démarche comparative qu'il nous faudra recourir pour aborder la question centrale des cultes qu'abritait le sanctuaire (p. 197-211). L'absence de toute source épigraphique et iconographique nous contraint en effet à interroger une nouvelle fois les architectures, en prêtant une attention particulière à l'articulation entre les différents espaces, à leur hiérarchisation. Le complexe abritait de toute évidence tout un panthéon, autour d'une divinité principale évidemment abritée dans la *cella* ; le toponyme *Fanum Martis* conservé par la Table de Peutinger donne à penser que cette divinité pourrait être Mars.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, force est de reconnaître dans le monument un sanctuaire public des Coriosolites, et plus encore, leur sanctuaire poliade. L'érection du complexe trouve aisément sa place dans l'évolution urbanistique du chef-lieu tout proche, et elle constitue la manifestation la plus spectaculaire d'un mouvement de monumentalisation initié au milieu du I^{er} s. de notre ère (p. 213-217). Cependant, on aurait sans doute tort de s'en tenir à ces constats : la signification du programme – le terme, si souvent galvaudé, n'est ici pas usurpé – va bien au-delà de l'amplification de la panoplie monumentale et témoigne vraisemblablement d'une redéfi-

inition des rapports de la communauté avec ses dieux, redéfinition que l'on peut imputer à un changement de statut, vraisemblablement à une concession du droit latin. Enfin, si la construction, ou la monumentalisation, du sanctuaire marque une étape essentielle dans la constitution de la parure monumentale du chef-lieu, elle n'est pas allée sans difficultés, et il nous faudra nous interroger sur les raisons qui ont conduit à scinder le chantier en deux tranches distinctes.

Le dernier chapitre se penche sur la fin du monument, détruit par un incendie assurément volontaire. Après l'exposé des constats archéologiques – simple récapitulatif de constats déjà opérés dans le chapitre exposant les données de fouille – nous examinerons les deux hypothèses qui peuvent expliquer cette destruction : celle d'un abandon délibéré, par la cité, d'un de ses monuments publics, et celle d'une destruction violente par des éléments exogènes.